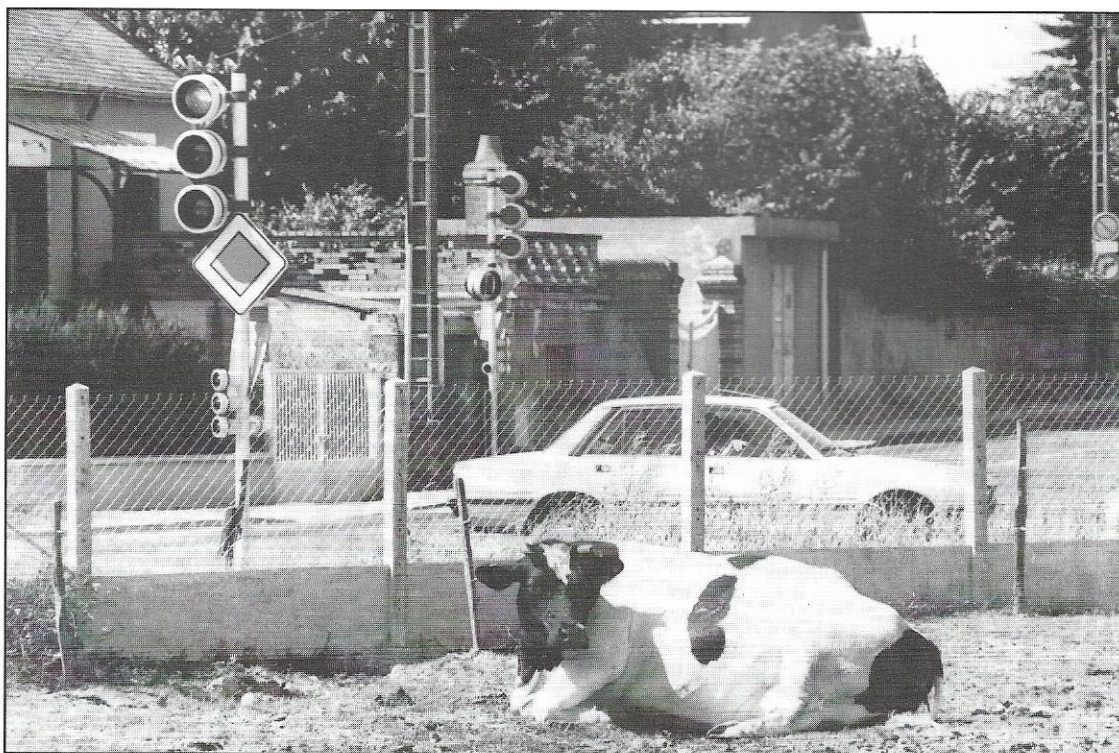


du haut d'un clocher saint-avertin



Une ville à la campagne

*Autrefois simple village-chenille longeant un coteau abrupt,
face aux sinuosités du Cher aux eaux nonchalantes,
Saint-Avertin a changé de physionomie en une trentaine d'années,
faisant de son plateau jusqu'alors agricole
un périmètre urbain absorbant le trop-plein de la capitale tourangelle.
Avec quelque douze mille habitants (soit quatre fois plus qu'avant-guerre)
la plaisante cité où naquit l'illustre imprimeur Plantin,
où vécut le talentueux académicien Jules Romains
et où mourut le bon moine Avertin,
a su, en dépit de son considérable développement, préserver son identité.
Le vieux bourg a gardé une âme et constitue encore un pôle d'attraction
pour les résidents des nouveaux quartiers qui se retrouvent, par ailleurs,
au sein des multiples associations foisonnant dans la commune.
Une commune qui, malgré l'essor du béton, reste fort oxygénée.*

La Côte verte mérite encore son appellation !

*On est pourtant loin du temps où les Tourangeaux
avaient fait de Saint-Avertin le plus coquet lieu de promenade de leur banlieue.
Et même si les pavillons et immeubles ont poussé aux quatre coins du bourg,
les coqs des dernières fermes du plateau osent encore chanter.*

Pour combien d'années encore ?

La Côte verte (1903)

En arrivant à Saint-Avertin, après avoir traversé la prairie, le village encadré par la verdure des îles ressemble un peu à ces tableaux que les peintres de l'école romantique, peu scrupuleux en fait d'exactitude, arrangeaient au gré de leur imagination. Le Cher calme et profond, égayé par la chute d'eau des barrages, promène ses eaux nonchalantes au pied des îles qu'il reflète. Le coteau lui sert de fond et la flèche aiguë du vieux clocher complète le plus agréablement du monde ce paysage de rêve où l'on trouve réunis sur un seul point : de l'eau, des arbres, un vieux pont, des bateaux à voiles, une colline ombragée, des silhouettes de châteaux et de fécondes prairies avec des horizons infinis.

Un site a ses attirances, ses secrètes affinités avec l'esprit, et les raisons qui nous portent à aimer tel ou tel pays répondent à la grande harmonie morale qui régit la nature tout entière. Il est donc naturel que Saint-Avertin ait sa clientèle particulière. Les cabarets champêtres sont nombreux ; les plus importants sont le restaurant Fouqueux et le restaurant Jaulnay. Le restaurant Fouqueux est un de ces établissements qui donnent le mieux la note caractéristique de Saint-Avertin. Ses deux entrées en font une sorte de rue, où passe et stationne la foule. Des bosquets, une charmille, un labyrinthe et la cour d'entrée permettent de choisir, chacun selon son goût, un coin discret ou découvert pour écouter la mélodie que chante un artiste fidèle à l'établissement.

Les restaurants de campagne ont perdu le pittoresque d'antan. Ils se sont faits parisiens. Le rustique, qui nous faisait oublier le luxe criard des cafés, est abandonné aux cabarets populaires dont la clientèle n'a pas à se plaindre. Murger a fait son temps et l'élégance des toilettes modernes appelle un autre cadre. Cependant le restaurant Jaulnay, qui hésite à se transformer en établissement à la mode, répond encore assez exactement à une description de Paul de Kock. On y trouve le tir et le bal champêtre et l'on mange des œufs durs sous des tonnelles couvertes de vignes vierges, en buvant les gros vins rouges du Cher. Les habitués jouent au tonneau en manches de chemise, et l'on chante encore des romances, écoutées par des amis qui, les coudes sur la table, reprennent le refrain en chœur.

C'est le point le plus gai de Saint-Avertin. Il est situé entre la rivière et un chemin aux talus verts élevés par la sollicitude des Ponts et Chaussées. Au loin, les coteaux font leur amphithéâtre de verdure. On peut traverser ce restaurant pour se rendre au Rowing-Club. Cet endroit devait appeler l'attention de ceux qui sont restés fidèles au plus gracieux des sports ; à cette navigation de plaisance dont la bicyclette a momentanément retenu l'essor. Rien n'est plus divertissant qu'une fête nautique sur la jolie rivière dont les eaux tranquilles se prêtent complaisamment à l'effort des rameurs et au moindre souffle de la brise.

Pendant la semaine, le restaurant Jaulnay, plus recueilli, plus silencieux que le dimanche, donne asile, sous sa remise, à d'élégantes automobiles d'où descendent des gentlemen en costume de chasse. Un tir aux pigeons est installé sur la pelouse du Rowing-Club et, à des époques variables, les membres du cercle viennent y exercer leur adresse. Nous avons eu, comme tout le monde, des accès de sensibilité assez irréfléchis en faveur de ces pauvres oiseaux. Mais si l'on considère que les pigeons sont des condamnés à mort et que de tous les moyens employés pour les livrer à la consommation, le coup de fusil est encore le moins cruel, nous croyons pouvoir faire taire nos remords et calmer nos scrupules...

En suivant la route de Saint-Avertin à Larçay, on voit à deux cents pas de la station des tramways un des plus beaux sites de la vallée. La route, très montueuse en cet endroit, domine, à une grande hauteur, la rivière et les plaines fertiles au milieu desquelles la Loire et le Cher coulent parallèlement. Un étroit sentier dessine d'un filet blanc les rives et passe au pied du coteau avec des ondulations de ruisseau. Sur aucun point de son parcours le Cher n'a de plus charmants caprices ; ses courbes ont parfois la régularité géométrique d'un arc tracé par un immense cordeau.

C'est en face du plus parfait de ces demi-cercles que la fantaisie d'un seigneur de Touraine, Jacquelin d'Andigné, construisit au XV^e siècle, sur le point culminant du coteau, une forteresse qui subit bien des transformations avant de devenir le château de Cangé. Ce seigneur d'Andigné devait « rendre foi et hommage à l'archevêque de Tours auquel il donnait cinq sols de service annuel et un gant de serge apporté au manoir de Larçay, le jour de la Saint-Michel ». Cangé appartient ensuite (1489) à Jean de Conighan, capitaine de la garde écossaise, conseiller et chambellan des rois Louis XI et Charles VIII.

Les descendants de Conighan qui possédèrent ce fief pendant deux siècles le firent ériger en châtellenie, construisirent au commencement du XVI^e siècle le manoir qui subsiste aujourd'hui, rebâtirent en partie l'église de Saint-Avertin, mirent leurs armes aux clefs des voûtes et gardèrent toujours le nom de Cangé. De sa terrasse, la vue s'étend au loin sur les détails indécis des coteaux de la Loire, où le regard cherche à distinguer des sites bien connus...

A ceux qui, épris d'une simple théorie d'art, nient de confiance la beauté de nos vallées, nous dirons de monter sur le point culminant du parc de Cangé. Ils trouveront là un kiosque de lierre avec un balcon de fer forgé, sur lequel ils pourront s'accouder dans la longue contemplation du plus captivant paysage.

En comparant la *Côte fleurie* qui est celle de Tours à Vouvray à la *Côte verte* que nous essayons de décrire ici, nous pouvons rappeler ce qui fut dit autrefois de deux femmes différemment séduisantes : « La première nous attire, mais la seconde nous retient ». Tel est le charme plus lennement pénétrant mais plus sûr et plus impérieux qui se dégage des rives du Cher vers lesquelles se portent en ce moment les faveurs de la population tourangelles.

Aujourd'hui, des châteaux et des villas d'un goût très différent couronnent, comme jadis, les horizons de la vallée du Cher. Une fantaisie toute nouvelle préside à ces constructions où les briques et les ciments teints mêlent leur gaieté à la blancheur éclatante des pierres de Touraine. Ces maisons, généralement bâties sur le sommet du coteau, font dans le ciel leur découpage aigu de villas maritimes. Leur style hésite entre le chalet, la maison bourgeoise et le château de plaisance. Elles symbolisent assez bien notre luxe moderne. Ajoutons qu'elles sont nécessaires à la masse un peu sombre du coteau placé dans l'ombre presque constante de son exposition au Nord. Elles étincellent en pleine clarté au sommet des arbres comme une aigrette de fleurs dans la chevelure d'une brune.

Extrait du catalogue « de Tours à St-Avertin » publié par le Grand Bazar et les Nouvelles Galeries, 1903.



Hier comme aujourd'hui, un coin très prisé des mordus de l'hameçon.



Saint-Avertin n'était encore qu'un gros bourg ! La route qui y menait plaisait aux rêveurs et aux amoureux.



14 St-Avertin, près Tours. — La Chaumière, Hostellerie (Téléph. 33) - Un rond-point du Jardin

Une ville à la campagne

« Allons où la route est belle,
Entrons où le vin est bon... »

chantonnaient, il y a une centaine d'années, les nombreux groupes de jeunes gens qui cheminaient le dimanche sur l'une des trois routes conduisant alors de Tours à Saint-Avertin. La rive gauche du canal qui, jusqu'à la construction de l'autoroute, reliait le Cher à la Loire, était la plus fréquentée. On s'y baladait en famille, dans l'ombre des tilleuls, après le gros déjeuner dominical. Une promenade digestive menant à la bénéfique oxygène de la Côte verte, où l'on passait quelques heures sur les bords de la douce rivière et sur les terrasses des buvettes. Des moments de détente qui se prolongeaient jusqu'au retour en ville, au soleil couchant, par l'autre rive.

Aussi avides d'air pur que de belles prises, les mordus de l'hameçon étaient quant à eux plus pressés d'atteindre les rives du Cher. Longeant hâtivement les murs bas

de la rue de Paris, fort tortueuse et ponctué de nombreux petits cabarets de faubourg, ils partaient souvent dès l'aube pour s'adonner à leur passion. Plus rares étaient les Tourangeaux qui, désireux d'apprécier le charme champêtre du bourg où naquit l'illustre Plantin, empruntaient la rectiligne avenue de Grammont, sur laquelle circuleront un peu plus tard les innombrables tramways desservant la plaisante localité.

Alors peuplée de seize cents habitants environ, la commune agricole s'enrichira au fil des décennies de nouveaux résidents, mais sa croissance démographique n'entamera pas sa réputation de cité attractive. Jusqu'après-guerre, les citadins voisins éprouveront de l'attrait pour cette oasis de quiétude située à deux pas de l'agitation des boulevards. Sur fond de canotage et de baignade, Saint-Avertin deviendra même le Nogent de la ville de Tours, les jardins et bosquets de ses nom-

breuses guinguettes étant envahis durant toute la belle saison. On y déguste des fritures et des rillettes en trinquant sur un bon vin du pays.

Autres temps, autres mœurs... La rivière domestiquée coule imperturbablement et les saules ombragent toujours les pêcheurs, mais les guinguettes ont disparu. La route de Vierzon passe désormais par là et l'autoroute n'est pas bien loin. Le cœur du vieux bourg, lui, n'a pas beaucoup changé : on y joue encore à la belote près des comptoirs. Sur le coteau, dissimulées derrière de hauts murs vraiment frustrants, les belles demeures de caractère sont aussi plaisantes à vivre qu'au siècle dernier, avec ou sans piscine. Seul le paysage sonore a changé : difficile d'ignorer les décibels ! La circulation n'est plus ce qu'elle était...

Car, à vouloir construire les villes à la campagne, Saint-Avertin est aujourd'hui une ville. Là-haut, sur le plateau, tout a changé. Difficile même de s'imaginer qu'à la veille



L'ère des grands travaux pour Saint-Avertin. Après la construction de l'autoroute et le redressement du Cher, à la fin des années soixante, le territoire communal vit une nouvelle mutation : le tracé du T.G.V. Atlantique passe par là.

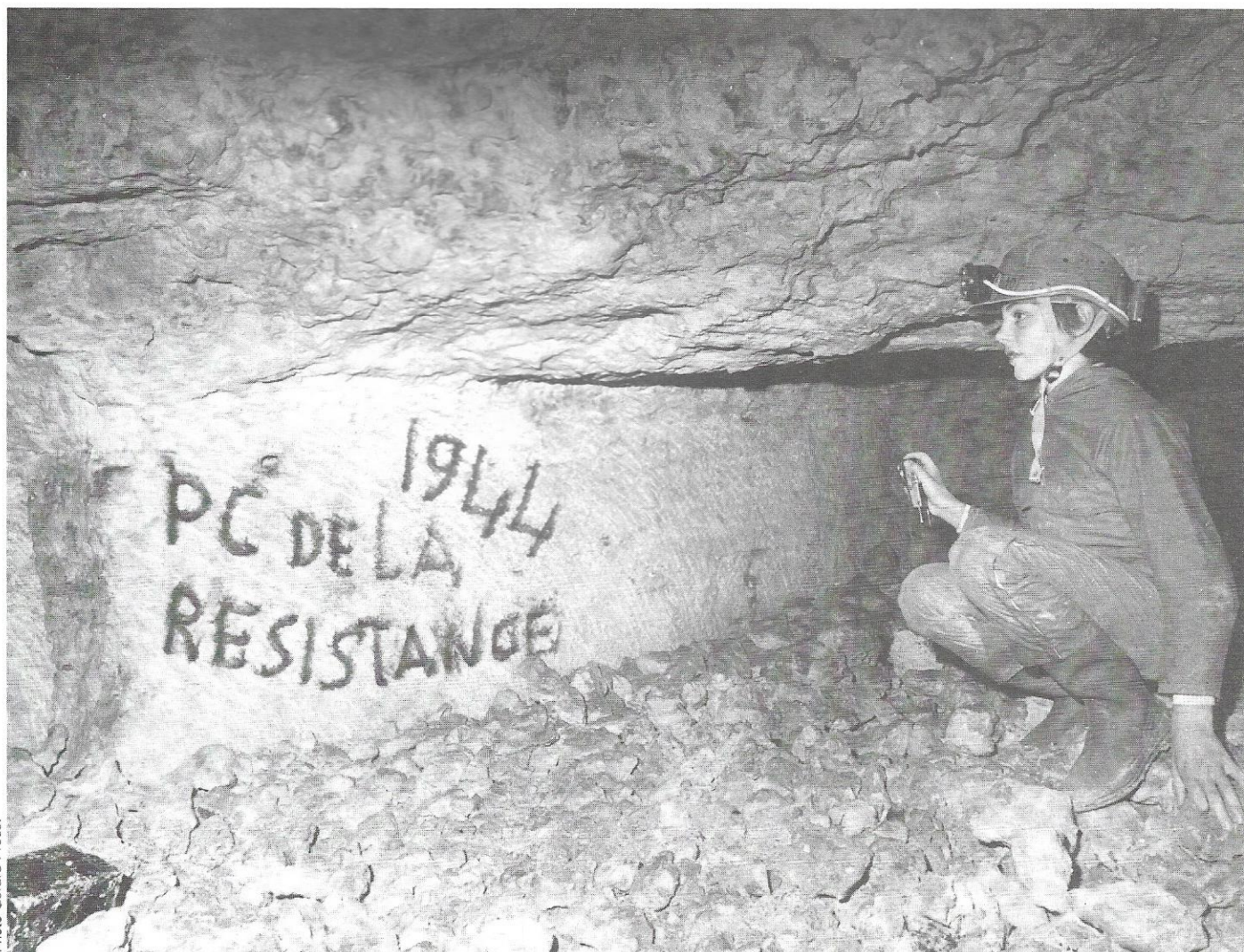


Photo Gérard Proust

Véritable labyrinthe que les carrières de L'Écorcheveau, d'où ont été extraites les pierres de la cathédrale. On estime à plus de trente kilomètres la longueur du réseau existant, une quinzaine seulement ayant fait l'objet d'un relevé topographique précis. Pendant la dernière guerre, les Allemands y avaient installé un dépôt de munitions... à cinq cents mètres d'une cavité cachant les maquisards F.F.I. Ceux-ci, chaque jour, remontaient à la surface par un puits artificiel haut de vingt-trois mètres. Des graffitis et des batteries abandonnées témoignent de cette époque.

des années soixante tout n'était ici que ruralité. De nombreux hameaux parsemaient une superficie agricole faite de vignes, vergers, prés et terres labourables. La bonne odeur des foin et du crottin de cheval ! Jusqu'à ce que le vent de la démographie se mette à souffler, amenant d'autres odeurs. Celle des bétonnières notamment. Desserrant sa ceinture, la capitale tourangelles s'est attribuée de nouvelles frontières, chaque année plus larges, afin d'y loger ses salariés, à commencer par son maire, Jean Royer, qui habite un bien modeste pavillon. Un souffle nouveau qui a bouleversé l'identité communale. Du village viticole et agricole du début du siècle dernier à la commune urbaine actuelle, la cité du moine Avertin a vu sa population décupler : douze cents âmes en 1800, douze mille désormais. Le nombre d'habitants a même doublé ces vingt dernières années. A priori traumatisante, cette profonde mutation a pourtant été bien digérée

par la localité qui n'en a pas pour autant perdu sa personnalité, au contraire d'autres banlieues, telle Joué-lès-Tours. Comme quoi l'urbanisme peut aussi être dompté !

Quinze mille habitants en l'an 2000

Il faut remonter à la dernière guerre lorsqu'on veut évoquer les prémices de l'essor avertinois. Alors que de nombreux habitants de Tours et Saint-Pierre-des-Corps se réfugient, pendant les bombardements, dans les caves troglodytiques des bords du Cher, quantité de réfugiés émigrant essentiellement des provinces du nord et de l'est, s'installent définitivement à Saint-Avertin, conquis par le charme serein du pays. C'est à cette époque que l'un d'eux, Henri Adam (originaire des Ardennes), implante son usine de construction de machines à percer. Une entreprise industrielle de poids

qui inaugure le développement du gros bourg jusque-là agricole.

Devenu maire en 1952, le réfugié grâce auquel la commune se lança dans l'ère urbaine, entreprit cette année-là d'exécuter un projet datant de 1919 : l'adduction d'eau. Dès le château d'eau construit et les premières canalisations posées, de nouvelles habitations s'édifièrent en effet. Le premier lotissement, au Clos-Vaumont, accueillera dans ses maisons ouvrières une cinquantaine de foyers.

En fait, il faudra attendre l'aube des années soixante pour que la construction prenne vraiment son envol, sur le plateau est. Naîtra alors le quartier de Château-Fraisier qui ne cessera de s'étendre jusqu'aux années soixante-dix, époque à laquelle sera créé l'autre périmètre urbain, les Grands-Champs, de l'autre côté de la rue de Cormery qui partage en deux la ville nouvelle. Outre ces deux quartiers qui, au recensement de 1982, comptaient un millier de

saint-avertin

du haut d'un clocher

logements en collectif (dont six cents en H.L.M.), on dénombre plus de trois mille maisons individuelles réparties aux quatre coins du plateau, construites pour la plupart de 1962 à 1974. Et le béton n'a pas fini de couler : cent soixante habitations ont encore vu le jour en 1985.

Expansion oblige, les équipements d'accueil ont suivi. Au niveau scolaire d'abord : pas loin de deux mille enfants à éduquer, dont plus de six cents au collège Jules Romains. Sur le plan des aménagements ensuite : les nouvelles voies nord-sud et ouest-est facilitent les déplacements, absorbant une bonne part du budget local. Un budget qui pour l'année en cours a été arrêté à la somme de cinquante-sept millions de francs (trente-sept pour le fonctionnement, vingt pour l'investissement). Qu'on est loin de celui d'avant-guerre ! quand le maire d'alors, l'agriculteur Léon Brûlon, venait présider en sabots les séances du conseil municipal.

« La croissance continue. En l'an 2000, Saint-Avertin devrait compter quinze mille habitants. La commune n'en restera pas moins tranquille, comme le prouvent les rapports de police », se félicite Robert Pouzioux, le maire actuel, un retraité de 66 ans qui, jusqu'en 1982, dirigea une importante entreprise de chauffage et plomberie qui employa jusqu'à soixante personnes dans les années soixante-dix, lors du grand boum démographique de la petite cité. Lancée en 1946 par ce fils de cheminot qui débuta sa carrière comme petit chauffagiste, l'affaire prospéra en fait au rythme du développement de la banlieue tourangelles. Devenu conseiller général (politique-



Photo Pierre Filou

Le vieux bourg compte encore quelques pittoresques personnages. Paulette bien sûr, mais surtout Nunuche, un retraité octogénaire des chemins de fer très fantaisiste. Des facéties qui semblent amuser les majorettes de Saint-Avertin dont les exhibitions sont parmi les plus connues du département.



Russes, arabes, chinoises... Charles Dangu possède chez lui sept cent dix-neuf poupées provenant de douze pays et d'innombrables landaus « dont certains vaudraient une demi-brique à Drouot ». Une collection de taille que sa petite maison de la rue de Grandmont réussit difficilement à abriter.

ment à droite), cet homme discret s'avoue très satisfait de l'urbanisation progressive de sa ville : « aucune tour n'a été construite. Les espaces verts foisonnent... ».

« Certes, Saint-Avertin a été mangé par le béton, mais pas dévoré. L'essor a été maîtrisé intelligemment, d'autant plus qu'il n'y a eu aucune rupture d'un maire à l'autre », confirme Jean Bernard, le secrétaire de mairie qui, depuis son entrée dans ces murs, en 1947, a tout de même vu se succéder six premiers magistrats municipaux. « Ça m'étonnerait qu'il reste beaucoup de terres labourables à la fin du siècle, car on construit toujours (180 F le m² sur les lotissements communaux). Mais la commune garde une âme ! Le vieux bourg reste un pôle d'attraction. Il y a de l'animation le dimanche matin. Ça bouge aussi le mercredi, jour du marché, sur la place de la Poste », souligne le secrétaire, dont le bureau a été créé dans l'ancien café de la mairie.

Aucun problème majeur, à en croire les édiles. Renée Lasne, tête de liste socialiste aux dernières élections du cru, reste même perplexe quand on lui demande en quoi

l'action municipale peut-être sujette à critique. « On nous prête une oreille attentive dans les réunions du conseil », affirme-t-elle en évoquant la présence des quatre élus socialistes parmi les vingt-huit membres de l'équipe municipale (qui compte aussi un communiste). Encore une cohabitation positive ! Pas une seule querelle de clocher à se mettre sous la plume. Tout juste, en cherchant bien, une affaire de « squelette » ayant ces dernières années suscité un embryon de polémique.

Le « squelette » ? Tous les Tourangeaux sont passés devant, au bord du Cher, en se demandant pourquoi ce bloc de béton n'était pas rayé du paysage tant sa pré-



Le « squelette » : un serpent de mer au bord du Cher...



Monsieur le Maire est aussi conseiller général et président du Comité départemental d'expansion économique. Robert Pouzioux est assurément fier de sa gestion municipale : « Prenez le prix de l'eau : c'est l'un des moins chers de l'agglomération ». Exact ! Le m³ coûte ici 2,58 F (contre 4,04 F à Joué et 4,96 F à La Riche).

sence enlaidit l'écrin de verdure sur lequel il trône. L'affaire remonte en 1974, lorsque la Société civile immobilière P. Doumer obtint de la mairie un permis de construire. Le projet portait sur la construction d'un immeuble destiné à être vendu en appartements. Mais tandis que s'édifiait ledit immeuble, la société commanditaire déposa son bilan, le règlement judiciaire condamnant du même coup la poursuite des travaux. Le bâtiment inachevé devint dès lors cet affreux « squelette » gisant sur la rive gauche de la rivière. Douze années auront été nécessaires pour que la commune, en faisant finalement valoir son droit de préemption, réussisse à acquérir, pour la somme de 561 000 F, (et au prix de multiples rebondissements juridiques puisqu'il s'agissait d'une propriété privée), cette

étrange « carcasse ». La verrue ne déparera plus très longtemps le verdoyant site. Sur les bases du bâtiment existant, on construira bientôt un complexe immobilier, comportant non seulement des logements pour personnes âgées mais aussi une salle des fêtes et divers locaux destinés aux associations locales.

Les sociétés locales, elles ne manquent pas à Saint-Avertin, à commencer par les comités de quartier, d'un remarquable dynamisme. « Les habitants, dans leur majorité, se sentent concernés par nos activités. La municipalité nous apporte aussi une aide technique non négligeable, qui contribue au succès de notre association », se réjouit Mme Garnier des Garets d'Ars, présidente du comité de quartier de Château-Fraisier, dont les animations vont des bourses aux vêtements et aux jouets aux cours de danse rythmique et de cou-

ture. « Vue de l'extérieur, la commune donne l'impression d'une ville-dortoir, alors qu'en réalité la vie associative y est très riche », remarque Guy Tartarin, l'un de ces résidents de la nouvelle vague, auquel le syndicat d'initiative doit une bonne part de son dynamisme. « Nous organisons voyages, rallyes, expositions... Des concours de pêche, aussi, qui ont toujours un succès fou (celui du 15 août surtout) », poursuit le jeune journaliste retraité, « à l'aise » dans son pavillon de l'allée des Cicottées.

Évoquer la vie associative de la Côte verte, c'est aussi s'étonner de la forte assise du S.A.S. (Saint-Avertin-Sports), un grand club dont l'essor a été performant : douze cents membres en 1975, deux mille aujourd'hui, s'adonnant à une vingtaine de disciplines : du tir à l'arc au canoë-kayak et de la pétanque à la voile. Un développement notamment lié aux efforts de la municipalité qui,



Près de treize mille campeurs (soit 42 363 nuitées) en 1985, pour le camping « trois étoiles » des bords du Cher. Une nuit d'étape pour la plupart des touristes. Les Hollandais y viennent nombreux, suivis des Autrichiens, Irlandais et Américains. Les Français ne représentent qu'un quart de la clientèle.

saint-avertin

outre ses subventions (représentant en 1985 27 % du budget du club, lourd de 800 000 F), offre ses équipements : une piscine et trois gymnases, dont la fréquentation frise la saturation.

Des scouts aux majorettes et des spéléologues aux ornithologues, bon nombre d'associations volent essentiellement de leurs propres ailes, la Ville préférant financer ses propres activités récréatives ou culturelles : bibliothèque et ludothèque d'une part, atelier d'arts plastiques et école de musique d'autre part. Et puis il y a Cangé, une superbe propriété riche du château du même nom, que la commune s'est octroyée en 1981 (moyennant un million et demi de francs). Durant l'été, son centre (très) aéré accueille plusieurs centaines d'enfants et tout au long de l'année chai et cellier (restaurés en salles de réunions) sont mises à la disposition des particuliers

CHRISTOPHE PLANTIN

Saint-Avertin donna le jour à un homme célèbre : Christophe Plantin, dont le nom vient immédiatement après celui de Gutenberg dans l'histoire de l'imprimerie. Les registres de l'église ne remontant pas au-delà de 1574, on estime qu'il serait né en 1514 ou 1520. Né de parents très pauvres, il vint très jeune apprendre le métier de relieur à Paris. Il étudia ensuite les éléments de l'art typographique chez un imprimeur de Caen puis retourna s'établir dans la capitale, après avoir parcouru en artisan une partie de la France.

Les guerres religieuses l'engagèrent à quitter Paris et à se fixer aux Pays-Bas où il se maria. Il s'installa à Anvers en 1555, où subsiste son imprimerie, convertie en musée. Les progrès qu'il fit accomplir à la typographie sont considérables. La correction et la beauté des ouvrages sortis de ses presses attirèrent sur son nom l'attention de toute l'Europe. Philippe II en fit même son premier imprimeur.

Les biographes nous montrent Plantin comme un mécène prêt à accueillir chez lui toutes les intelligences qui n'avaient pas su se faire jour à travers l'indifférence des foules. Ce génie de l'imprimerie mourut le 2 juillet 1589 en sa ville d'Anvers qui l'honore depuis comme un compatriote.

Un portrait du Maître peint par Rubens (ou tout du moins la copie) orne la salle des délibérations de la mairie et sa devise « labore et constantia » est devenue celle de sa cité natale.



Treize heures : l'heure de la laitière, allée des Cicottées. Trois fois par semaine, Marcelle Rébic remplit les casseroles des ménagères d'un bon lait frais entier, directement issu des pis de ses sept vaches. Une tournée qui rappelle aux nouveaux habitants que quelques fermes subsistent encore sur la commune.

et des sociétés locales dans le cadre de banquets, mariages, séminaires, conférences et spectacles.

Heureuse acquisition que ce domaine de Cangé, devenu la fierté des Avertinois et où aiment aussi flâner les Steinbachois. Entendez par là les habitants de Steinbach, la ville allemande jumelée à Saint-Avertin. Un jumelage particulièrement actif, tant au niveau des établissements scolaires qu'à celui des adhérents aux comités. Propice parfois à quelques exploits, tel celui réalisé en septembre 1985 par une équipe de pompiers steinbachois qui ont parcouru à pied les huit cent-cinquante kilomètres séparant les deux localités, tandis que le premier adjoint de la petite ville allemande couvrait la même distance en bicyclette. Au-delà des cérémonies officielles, ce sont surtout des familles qui fraternisent en contribuant « modestement mais avec sincérité à la construction de l'Europe », pour citer Walter Herbst, le bourgmestre de Steinbach.

On l'a compris : nous ne sommes pas là dans une cité-dortoir. Bien qu'à cinq kilomètres de la place Jean-Jaurès, la commune n'en préserve pas moins une réelle identité. D'autant plus que bon nombre de ses habitants travaillent au pays même. Le plus gros employeur de la commune a la taille d'un géant : l'hôpital Trousseau, où œuvrent plus de mille sept cents salariés (1 450 agents, 200 médecins, 100 internes). Une véritable ville verticale apportant une bonne dose de travail au bureau d'état civil de la mairie avertinoise. Ainsi, sur les quelque cinq cent cinquante décès y ayant été enregistré en 1985, plus de quatre cents concernaient des personnes ayant été hospitalisées au C.H.U.

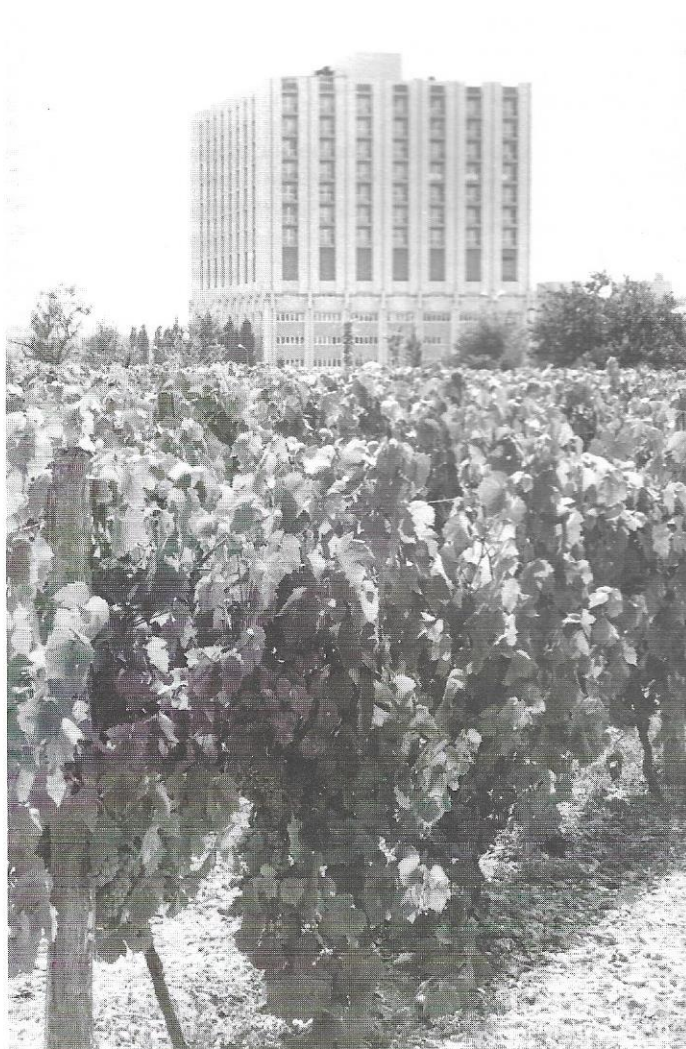
L'autre mastodonte de l'emploi s'intéresse à nos deniers. Inauguré en 1973 dans le parc de la Camusière (un vaste espace boisé de plus de quinze hectares entourant une maison de maître), le centre de traitement régional du Crédit Lyonnais assume les traitements administratifs qui font suite aux opérations effectuées aux guichets des agences réparties dans l'Ouest et le Sud-Ouest de la France (plus d'un million de comptes). Parallèlement à cette activité, le centre a pour mission de gérer le réseau de télétraitement des agences situées à l'ouest d'une ligne Charleville-Tarbes (2 400 terminaux). Un demi-millier d'employés, cadres et gradés officient là aux ordres du dieu Argent. Quarante millions de chèques y sont traités. On comprend que le budget affranchissement ait atteint cinq milliards de centimes en 1985 (plus de deux millions de plis par mois).

Face à ces deux colosses que sont Trousseau et le Crédit Lyonnais, les autres entreprises du territoire communal paraissent bien discrètes, amenant pourtant plus d'un millier d'autres emplois à Saint-Avertin, qui s'enorgueillit de deux zones industrielles. Au sud, celle des Granges (partagée avec Chambray), sur laquelle sont notamment implantées la Société de charcuteries régionales (rillettes et rillons, entre autres cochonnailles), la fabrique de soieries Roze et la maison Mokatur qui assure mensuellement la torréfaction de cinquante tonnes de café. Au nord celle des Granges-Galand, aux activités tertiaires, en pleine expansion. De la clinique vétérinaire à l'école d'esthétique, du cabinet d'expertises au centre d'assurances, une zone bien située

du haut d'un clocher

saint-avertin

du haut
d'un clocher



Le Saint-Avertin méconnu : ceux des vignes (ici près de l'hôpital Trousseau) et des puits. Plusieurs puits utilisés jusqu'aux années cinquante ont, en effet, été préservés sur le territoire communal, dont « le puits qui fume » près de la rue Saint-Michel. « Il a trente-trois mètres de profondeur et fume dès que la température est inférieure à 0° », explique Henri Demarconnay, dont l'entreprise de galvanoplastie est toute proche.



La compagnie de sapeurs-pompiers de Saint-Avertin célébrera le 28 septembre ses cent trente ans. Un événement que les dix-huit soldats du feu bénévoles (dont Pascal et André) ne manqueront pas... d'arroser.

saint-avertin

du haut d'un clocher

(à l'entrée de l'autoroute), déjà riche d'un hôtel Climat de France (et bientôt d'une autre enseigne hôtelière). Ajoutez à ces deux périmètres industriels quantité de petites entreprises artisanales aux quatre coins de la commune et vous obtenez tout de même quelque quatre cents taxes professionnelles enrichissant l'escarcelle de la mairie, qui emploie quant à elle cent dix personnes. La rançon du développement !

Des fermes en sursis

En moins de trente ans, Saint-Avertin a donc changé de visage, devenant une ville à part entière. Mais les ultimes basses-cour gardent leurs habitudes. « Il y a quelques

années, Daniel Huard (l'ancien maire) m'avait dit qu'un Avertinois s'était plaint d'être réveillé par le chant du coq. Il lui avait répondu : "vous avez de la chance ; moi, c'est par un camion !" », s'étonne Roger Libour, l'un des sept derniers exploitants agricoles de la commune. « Avant la guerre, on comptait plus d'une cinquantaine de petites fermes. Et je me souviens qu'en 1960, c'étaient encore des chevaux qui passaient devant chez nous. On est sorti quand on a vu passer le premier tracteur rue de la Branchoire », poursuit l'agriculteur.

Une rue où défilent aujourd'hui à vive allure (malgré la limitation de vitesse à 45 km/h) plusieurs milliers d'automobiles. « On a

bien dû suivre l'évolution. Je suis maintenant obligé de faire cinq à six kilomètres pour accéder à mes terres de Larcay. C'est une perte de temps et d'argent dont on n'a pas tenu compte quand nous avons été indemnisés de nos expropriations » remarque Roger Libour.

D'inévitables expropriations sujettes à maintes discussions et paperasseries. « J'ai été exproprié treize ou quatorze fois : un record ! (une bonne vingtaine d'hectares répartis sur trois communes) », affirme Roger Rebic, un autre exploitant du cru, qui, conjecture oblige, en est venu à faire du syndicalisme sa profession de foi. « J'ai même écrit au grand Charles », ajoute-t-il pour attester de sa motivation. Mais le contes-



A trente mètres au-dessus de la vallée du Cher, près des bois de Grammont, se tient la chapelle Notre-Dame, trônant sur la terre de Roidemont, ancienne closerie aux vignes centenaires qui donnaient « le noble vin de Joué », habitée par la famille Roze depuis 1740. Six familles (dont cinq descendants directs) y vivent aujourd'hui, dont Jean et Agnès Domec qui nourrissent une passion pour la race caprine. Bichette et Roussette sont même logées dans la partie inférieure de cette tourelle édifée sous la Renaissance, dotée d'élégantes voûtes, de fenêtres à meneaux et d'un chapeau florentin. Transformée en chapelle en 1869, elle est riche de superbes vitraux signés par l'illustre Lobin, restaurés l'an passé par le jeune et talentueux peintre verrier tourangeau Hervé Debitus.



Le « gringo » de Mokatour a pour nom Michel Savignac. Le patron de l'entreprise avertinoise (qui emploie quarante personnes) achète son café vert en fonction des cours aux bourses de New-York et Londres. Provenant d'une dizaine de pays, les grains sont torréfiés puis emballés (moulu ou non), avant d'être distribués auprès des hôteliers, restaurateurs et collectivités. « Il y a vingt-cinq ans, nous en torréfions cinq cents kilos par mois. On atteint aujourd'hui cinquante tonnes », souligne le patron de cette odorante affaire, classée troisième en France de son secteur d'activité. Présente dans une trentaine de départements de l'Ouest, Mokatour distribue aussi quatre cents tonnes de sucre par an (soit cinquante-et-un millions de rations).

saint-avertin

du haut
d'un clocher



On moissonne encore au sud de la commune. Plus pour longtemps peut-être. Bernard Blondeau (ici aidé de son père et d'un ami), qui n'a que 34 ans, sera probablement le dernier agriculteur-viticulteur de la petite ville.



A moins de dix minutes de la place Jean-Jaurès, on prend encore le temps de vivre...

saint-avertin

du haut d'un clocher

tataire agricole, riche de ses indemnités, n'en aurait pas moins fait fortune, à en croire la rumeur du bourg. Lorsqu'on lui apprend qu'il serait riche comme Crésus, Roger Rebic répond d'un sourire en précisant que « mieux vaut faire envie que pitié ». « Vous savez, continue-t-il, je n'ai jamais rechigné sur le travail. Cette étable-là, je l'ai bâtie de mes propres mains, en moulant moi-même plus de trois mille parpaings. Je les ai bien gagnés, mes quelques sous ». Fortuné ou pas, Roger Rebic offre du bon vin au visiteur, de sa propre production ; un nectar n'ayant pas souffert des trépidations dues au trafic, dont est victime sa cave de la rue des Cicottées.

« Vous ne boirez plus très longtemps du vin d'ici. Les dernières vignes finiront par laisser place à d'autres lotissements », prévoit René Badier, l'un des trois viticulteurs de Saint-Avertin (par ailleurs arboriculteur). Un sursis en somme pour les cinquante hectares de ceps subsistant encore sur le haut du coteau, sur ces terres caillouteuses et bien exposées au midi. Qu'on est loin des trois cents hectares exploités, il y a un demi-siècle, en différents clos composés de vieux plants français et donnant un excellent vin qui eût droit à son appellation.

« C'était un cru tellement apprécié que les négociants en vendaient plus qu'il en était produit ! », confie un autre vigneron avertinois, Bernard Blondeau, qui tente de relancer, au sein de la confrérie du Noble-Joué (à laquelle adhère une douzaine de viticulteurs de Joué, Chambray, Esvres, Vêretz, Larcaey et Saint-Avertin), ce vin gris d'appellation touraine contrôlée qui, avant de tomber dans l'oubli, connut son heure de gloire, à l'exposition universelle de 1900



Quelque deux cents poules et poulets élevés au grain s'ébattent à la ferme de la Fosse Noire, rue de la Branchoire. Suzanne Libour vend ses œufs les mercredis et samedis sur le marché de Saint-Pierre-des-Corps. Ses volailles aussi à l'occasion. Certains individus peu scrupuleux prêteront toutefois le « libre-service » nocturne. « L'an dernier, on nous a volé trois fois : à Pâques, au 14 juillet et à Noël », déplore Roger Libour qui exploite une trentaine d'hectares en polyculture.

(à Paris) notamment. Mais la confrérie devra encore déployer de nombreux efforts pour redonner à ce vin d'assemblage (gris meunier, malvoisie et pinot noir) ses lettres de noblesse.

Si les vieilles treilles sont condamnées à être rayées de la carte, les vieilles pierres traversent en revanche les époques, comme fossilisées sur le territoire communal, telles celles du manoir de Paradis, datant de 1622 et joliment situé au cœur

d'un parc vallonné doté d'arbres centenaires, parmi lesquels on recense les premiers cèdres du Liban plantés en Touraine, ainsi qu'un chêne pyramidal. Classée à l'Inventaire des monuments historiques et des sites, cette propriété appartient depuis plus de cinq siècles à la même famille, chose rare en notre province.

De la Sagerie à la Carrière, de Saint-Germain à Grand-Cour (où Jules Romains écrivit « Les hommes de bonne volonté »), on dénombre une vingtaine de belles demeures bourgeoises sur les treize cents hectares de la localité. Celle de Roidemont, près du parc de Grammont, n'est pas la moins oxygénée, perchée à trente mètres au-dessus du Cher dans son environnement chlorophyllien. « Ces arbres du coteau sont le poumon de Tours et de son agglomération. Ils épurent l'atmosphère et contribuent à la sérénité du paysage saint-avertinois. Aussi, sur la parcelle que nous occupons, prenons-nous bien soin de chacun d'eux », explique Jean Domec, un directeur de société rouennais qui, à l'âge de la retraite, est venu « se ressourcer » en cette propriété de Roidemont, répertoriée en zone protégée, c'est-à-dire non constructible.

« Fini les grands voyages en avion ! Maintenant, je fais quatre cents kilomètres à pied, chaque mois, et pas même deux cents en voiture. La qualité de vie est ici formidable : la nature aux portes de la ville ! », se réjouit le nouveau seigneur de Roidemont, auquel Bichette et Roussette, ses deux chèvres de compagnie, apportent beaucoup d'affection. « Cet animal mythi-



Belle demeure de tuffeau (édifiée en 1740) que le château du Portail, à l'orée de Chambray, où vivent Geneviève et François-Xavier O'Jeanson. Un « gentlemen-fermier » spécialisé dans l'élevage. Ses cinquante bovins paissent alentour, les vastes prairies dont jouissaient autrefois les agriculteurs du pays au bord du Cher ayant été cédées à la ville de Tours en 1963. Ces prés étaient, dit-on, les meilleurs du département.

saint-avertin

du haut d'un clocher

que, qui accompagne l'homme depuis des millénaires, rythme désormais mon existence, à deux pas de l'agitation urbaine : tout un symbole ! », s'exclame Jean Domec, dont l'enthousiasme n'a d'égal que le lyrisme : « la diversité des parfums, des feuilles, des ronces que mes chèvres dégustent donne à leur lait et aux fromages une véritable saveur de terroir ».

Enfin, comment évoquer Saint-Avertin sans dire un mot de ces fantaisistes maisons des bords du Cher, datant du siècle dernier, et dont les architectes n'ont eu d'autre préoccupation que de concevoir des irrégularités dans la façade. Des caprices de station mondaine dignes du littoral normand. « Dans quelques années la Côte verte n'aura rien à envier à Trouville et la colline normande aura toujours à envier à nos coteaux les printemps hâtifs et le soleil fidèle à nos automnes doux et prolongés », avançait même l'écrivain tourangeau Prosper Suzanne en 1903, à propos de ces « villas maritimes » avertinoises qui, poursuivait-il, « étincellent en pleine clarté au sommet des arbres comme une aigrette de fleurs dans la chevelure d'une brune ». Décidément, Saint-Avertin invite à la poésie.

DÉMOGRAPHIE ET SUPERFICIES	1800 commune viticole et agricole	1900 commune agricole	1962 commune suburbaine	1984 commune urbaine
Habitants	1 272	1 736	5 146	10 115
Hectares	1 575	1 606	1 444	1 325
dont (en ha) Terres labourables	480	546	504	387
Vignes	489	334	132	53
Vergers		6	70	43
Prés	315	310	221	64
Bois	139	193	172	149
Parties bâties	17	25	76	272

Etrange destinée que celle du château de Cangé ; devenu Elysée de quatre jours en septembre 1939. Le 11, à l'aurore, les voitures officielles qui s'étaient frayé, de nuit, une route à travers le flot incessant des réfugiés, parvinrent sur les bords du fleuve royal : aussitôt les ministres se répartirent dans les châteaux d'alentour. Tandis que le Président de la République Albert Lebrun s'installait dans sa nouvelle résidence du « repli stratégique ». Les 12 et 13 s'y tiendront les conseils des ministres devant décider de l'orientation ultérieure du gouvernement et auquel participèrent notamment le maréchal Pétain, le général Weygand, Winston Churchill, Paul Reynaud et Camille Chautemps.

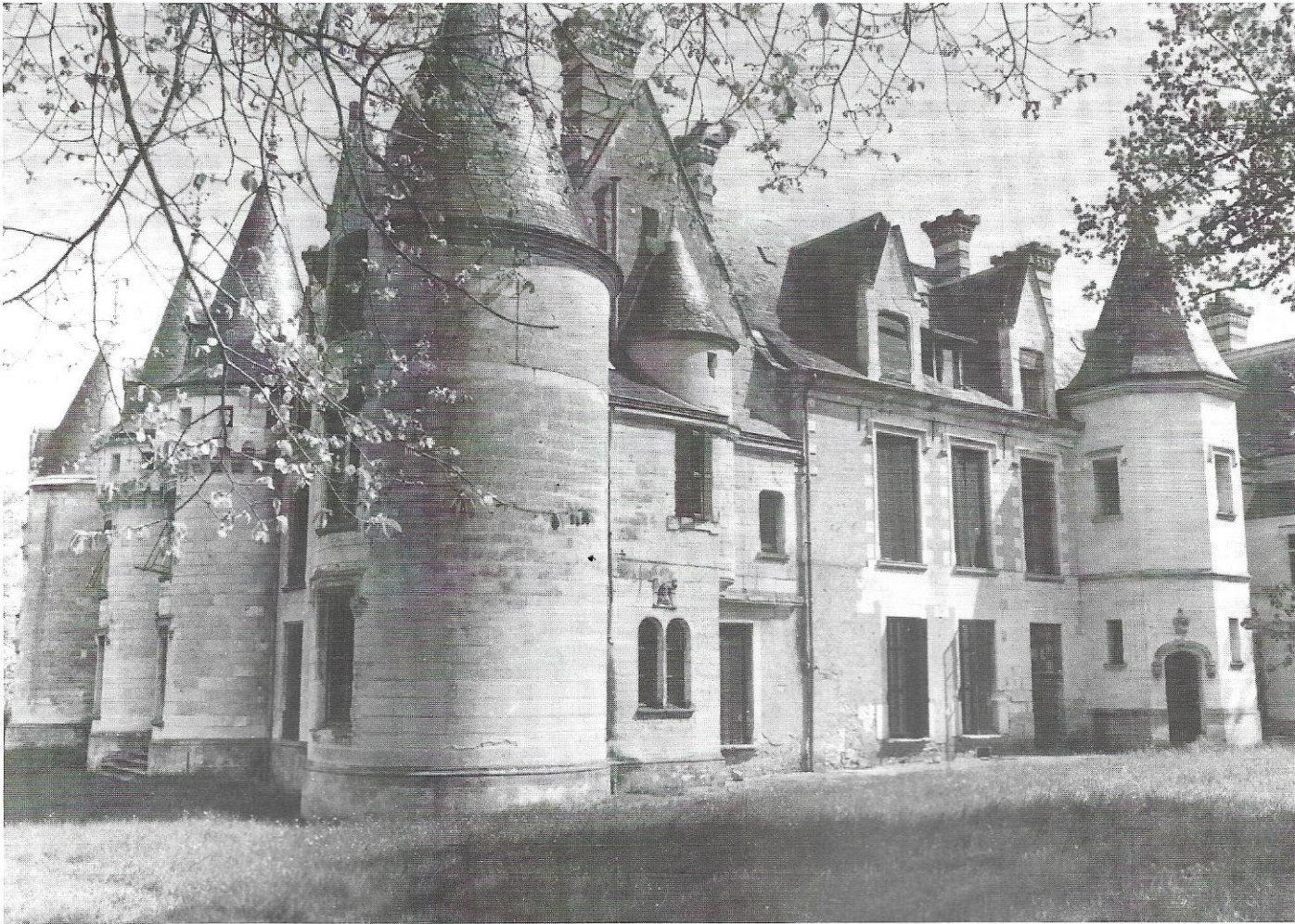


Photo Gérard Proust

Les eaux de Saint-Avertin

La constitution géologique du sol des environs de Tours, composée de strates sédimentaires d'une grande puissance et dépourvue complètement des roches d'épanchement, explique l'absence de sources thermales dans cette partie du bassin de la Loire, mais il existe un certain nombre de sources minérales froides en plusieurs points de Touraine, généralement ferrugineuses, comme celles de Semblancay, de Château-la-Vallière, de Veigné, de Vou.

Les sources de Saint-Avertin font partie de ce système hydro-minéral. Leur réputation est fort ancienne et leur usage depuis longtemps adopté par les habitants de Tours. Il y a même lieu de penser que c'est à cause de ces sources que s'établissent à ce point de la rive gauche du Cher des domaines ruraux et un bourg ; on a retrouvé, en effet, des vestiges de villas de l'époque gallo-romaine pourvus d'installation balnéaire. Lorsqu'au XVI^e siècle, il fut question de doter la ville de Tours de fontaines, alimentées par des eaux de sources, pour remplir les puits, la municipalité tourangelles songea aux eaux de Saint-Avertin.

Le savant Duvergé, au XVIII^e siècle, vante la qualité de l'eau de Saint-Avertin : « Prise dans sa source, elle est limpide, chaude en hiver et froide dans les grandes chaleurs » ; d'autres médecins recommandèrent l'usage de ces eaux pour « les vices de digestion et aussi pour les maladies d'embarras gastrique ». On en reconnaissait les propriétés rafraîchissantes et diurétiques.

Au XVI^e siècle, Bretonneau conseillait l'usage des eaux de Saint-Avertin, disant que « les Tourangeaux avaient à la porte de leur ville une eau capable de guérir les accidents que causaient chez eux les excès d'alimentation ».

Par tradition locale, l'eau de Saint-Avertin était aussi réputée pour guérir certaines affections nerveuses, vertiges, maux de tête, et les pèlerins, pendant des siècles, sont venus en foule se débarrasser du « Mal de Saint-Avertin ». Sans doute que ces troubles,

liés à l'artério-sclérose, cédaient à l'emploi de cette eau bénéfique. Ses propriétés sur les reins et sur le foie, pouvaient en effet, régulariser et épurer la circulation sanguine.

Toutes les sources jaillissant du coteau avertinois n'avaient pas la même valeur thérapeutique. La Source Saint-Avertin, parmi les eaux de table d'usage quotidien, faisait figure d'aristocrate. Elle était aussi une eau de régime, possédant, dit-on, des qualités digestives ; on la prétendait encore efficace dans le traitement des maladies de la nutrition, les dyspepsies et les entérogastrites. Ses propriétés diurétiques permettaient aussi de combattre les troubles rénaux. Une véritable eau bénie !

Dans des ateliers attenants à la source, on procédait en outre à la préparation de limonades et de sodas. On fabriquait encore les pastilles de Saint-Avertin, qui, sans concurrencer celles de Vichy, n'en étaient pas moins fort connues en Touraine.

Commercialisée sous la marque Aiguebonne, par la société S. ARC, l'eau de Saint-Avertin a cessé d'être embouteillée en décembre dernier, l'exploitation trop artisanale de l'affaire la condamnant, à moyen terme. Avec cette cessation d'activité, c'est tout un pan de la tradition avertinoise qui s'est effondré dans la plus stricte intimité. L'eau de source de Saint-Hippolyte étant désormais la seule à porter le pavillon de la Touraine, plus connue il est vrai pour ses vins !

Signalons à ce propos qu'étaient proposées avant-guerre à Saint-Avertin des cures uvaies, qui avaient pour ambition de réguler les fonctions intestinales et rénales. On lit dans le guide-annuaire de la commune (édition de 1936) qu'« on ne peut faire qu'une vingtaine de jours de cure ; mais, après entente avec les propriétaires, pour un prix modéré, il est possible de consommer le raisin dans la vigne même. On le mange nature, sans qu'il ait subi de lavage ni de manutention. Il apporte ainsi le maximum de vitamines et toute l'irradiation solaire qu'il vient de recevoir ».



Gilbert Galliot est non seulement le correspondant « N.R. » de la commune mais aussi un Avertinois de longue date, possédant même au sud du plateau l'une des dernières granges tourangelles de l'agglomération, dotée d'une magnifique charpente (et d'une profonde cave). L'homme au bérêt est un personnage public. Il suffisait de le voir saluer ses innombrables connaissances à la dernière fête des « Trois jours » pour s'en convaincre. Une fête durant laquelle la délégation steinbachoise débita à son stand quatre cents litres de bière et quatorze cents saucisses, le tout directement importé d'outre-Rhin.

LES VOITURES
A CHIEN

le magazine de la touraine



du côté d'hier : les voitures à chien en touraine

dossier : les vins effervescents de touraine

du haut d'un clocher : saint-avertin

littérature : paul-louis courier

histouères de cheu nous : "la bouteille de 47", par maurice davau

vieux airs de touraine : "le bon breton, ah! qu'il est doux à boire"

la gazette du terroir, livres, feuilleton